

N.Tcherniak

Les récolteurs de
tempêtes

ISBN : 979-10-359-7068-0

© N.Tcherniak, 2021

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

1. Dimanche soir.

Soudain, toutes les lampes s'éteignirent et ils se retrouvèrent dans le noir. Une femme poussa un petit cri de surprise. C'était probablement Nancy. Les autres, à part Laura, commencèrent à poser des questions banales pour ce genre d'événement jusqu'à ce que Connie dise :

— Restez à vos places, je vais chercher des bougies.

Ils l'entendirent se lever puis se déplacer avec prudence en touchant les meubles. Tous ceux qui se trouvaient sur son chemin sentaient sa main sur leurs dos et leurs épaules.

— Connie, tu peux vérifier s'il dort encore ? demanda Laura.

— Ne t'inquiète pas, c'est juste à côté, répondit Connie. S'il se réveille de l'anesthésie, on l'entendra d'ici.

Sa voix venait déjà de loin. Attentif à la progression de ses pas, à sa quête de bougies, au cliquetis des allumettes, tout le monde se taisait. Chacun vivait l'obscurité selon ses propres particularités. Afin de s'installer le plus confortablement possible dans son fauteuil revêtu de cuir, Nick le faisait craquer. Sans se lever, Joseph Ashley l'Ancien bougeait sa chaise avec indignation. Son fils aîné, Joseph le Jeune ou Jo comme tout le monde l'appelait, pianotait d'impatience sur la table. Nancy soupirait régulièrement, et c'étaient évidemment des soupirs d'inquiétude. Elle serra sa fille si fort dans ses bras que toutes deux représentèrent une forme fantasmagorique pour les yeux s'habituant petit à petit aux ténèbres. La petite Lo fit écho aux soupirs de sa mère. Seule Laura, figée à sa place, ne produisait aucun son.

Sachant qu'elle devait être tout près, Nick se pencha vers l'endroit où il pensait trouver son oreille. Les bruits des autres ainsi que le fracas du vent et de la pluie à l'extérieur de cet immense séjour lui permirent de proposer furtivement, en toute discrétion :

— Si maintenant vous avez besoin de quoi que ce soit, vous me le dites.

Elle ne répondit pas. Le temps de quelques instants, il douta même qu'elle l'avait compris jusqu'à ce qu'il sente tout à coup ses doigts serrer son épaule à lui en faire mal. Sans le moindre mot, elle le tenait, tout en lui transmettant sa panique.

— Ça va bientôt finir, murmura-t-il.

Comme pour confirmer ces mots, une faible lumière apparut là où Connie était partie. Laura libéra prestement l'épaule de Nick avant que quelqu'un ne se rende compte de son état. Au moment où Connie posa sur la table un grand chandelier à six bougies, personne ne pouvait voir que Laura ne se contrôlait pas.

- Le téléphone est encore coupé, dit Connie avant de repartir en reprenant l'une des bougies allumées.
- Bon, j'espère que tout est dû à la tempête, réagit Laura.
- À quoi cela pourrait être dû, si ce n'est à la tempête ? demanda Joseph Ashley.
- Oh, vous savez, quand quelqu'un tire sur vos fenêtres, on peut imaginer plein d'explications, répondit ironiquement Laura.
- Tu penses qu'il veut pénétrer dans la maison ? intervint Jo.
- Comment puis-je savoir ce qu'il veut ? C'est clair qu'il n'est pas venu juste pour me divertir, n'est-ce pas ? dit Laura. Mais s'il se risquait à entrer, je saurais très bien l'accueillir.
- Il ne va pas tirer sans lumière sachant qu'il y a beaucoup d'autres personnes dans la maison, rétorqua Joseph Ashley. N'agis pas tout de suite, peut-être qu'il ne...
- Qu'il ne veut rien de mal ? l'interrompit Laura. Il me semble que depuis ma dernière venue à

Rossmore, les mœurs se sont dégradées. C'est comme ça qu'on y rend une visite de politesse maintenant ? Sinon, je ne comprends pas d'où vient votre angélisme. Je ne l'ai pas invité. Malgré l'ordonnance restrictive, il est déjà sur mes terres. Il a tué deux de mes chiens et le troisième est en train de mourir. Il a probablement déjà massacré les autres parce qu'ils n'ont pas suivi mon ordre de revenir pour protéger la maison, ils ne sont pas rentrés au début de la tempête et je ne les entends pas aboyer.

- J'ai vu tes chiens, objecta Joseph Ashley. Personne n'a traversé cette barrière dans la forêt.
- Moi, je sais comment le faire, Monsieur Ashley, riposta Laura. Et lui, de mémoire, il n'est pas bête du tout. Il a eu beaucoup de temps pour comprendre comment s'y prendre. C'est pourquoi, sachant que les chiens ne nous protègent plus, je vous assure : s'il entre dans ma maison, je n'écouterai pas ses explications. S'il entre, je vous conseille de l'arrêter vous-même avant que moi je ne l'arrête pour toujours. Jo et vous, vous êtes armés ?
- Oui, mais penses-tu vraiment que j'aille tirer sur lui ? demanda Joseph Ashley sèchement.

- Au moins vous pouvez vous contenter de le blesser, répliqua Laura froidement. Moi, je ne lui ferais pas un tel cadeau. En aucun cas je ne lui permettrais de menacer mes proches et mes amis.
- Excusez-moi de vous interrompre, mais n'a-t-on vraiment pas d'autre solution pour l'arrêter ? intervint Nick. Cette maison possède plusieurs entrées. Il nous empêche de sortir par la porte principale. Ce n'est pas grave. Je sortirai par la porte du jardin pour aller chercher de l'aide.
- Personne ne quittera la maison avant que la tempête ne soit finie, dit Connie en arrivant avec deux autres chandeliers allumés. Vous ne connaissez pas, Nicholas, c'est votre première fois, mais croyez-moi, il faut rester ici.

Elle était en train de repartir une nouvelle fois quand Laura s'exclama :

- Assieds-toi, enfin, on a assez de lumière !
- Je vais chercher un stock de bougies, c'est tout, répondit Connie. Il en faudra beaucoup.
- Mais vos tempêtes à vous, sont-elles vraiment si violentes ? continua Nick. Au point qu'on ne prendrait pas le risque de sortir ?
- Pire que ça, renchérit Joseph Ashley. À part un danger mortel, rien ne m'aurait forcé à chercher un abri dans cette maison.

— Et moi, à accorder cet abri, ajouta Laura. Donc on reste ici en attendant que l'ouragan se calme pour que l'un d'entre nous puisse aller chercher de l'aide. À moins que...

Elle se tut, tandis que tout le monde attendait la suite de sa phrase.

— À moins que quoi ? s'enquit Nancy, jusqu'alors silencieuse.

— À moins qu'ils ne soient deux pour surveiller l'autre sortie, reprit Laura.

— Comment ça, deux ? s'étonna Jo.

— Bah, pourquoi pas ? dit Laura. Vous en cherchez deux, pas un seul, n'est-ce pas ? Ils pourraient facilement agir ensemble.

— Tu vas trop loin dans tes accusations ! se révolta Joseph. L'un pourrait certes perdre tous ses repères, mais pas les deux !

— Ça fait dix ans que je me tiens toujours prête au pire, expliqua Laura en toute sérénité.

— Écoute, pour une fois, Monsieur Ashley a raison, intervint Nancy. Ce que tu dis est impossible.

— Bon, d'accord, concéda Laura, mais explique-moi pourquoi j'ai tort.

— Pour diverses raisons, commença Nancy. En premier lieu, parce qu'en cas de problème, l'autre n'agit jamais : il fuit pour se cacher.

C'est donc une autre personne qui résout tout à sa place.

- Ben oui, justement, c'est le cas, confirma Laura. Il se cache derrière quelqu'un d'autre pour résoudre ses problèmes à lui.
- Mais comment résoudre quoi que ce soit par ces actions délirantes ? demanda Nancy. Et en quoi s'en prendre à toi lui permettrait de régler ses problèmes ? Laisse tomber l'idée qu'il est le complice d'un autre.
- En plus, Laura, on est vraiment trop nombreux, ajouta Connie de retour dans la pièce en s'installant enfin dans son fauteuil. Peu importe qu'ils soient deux ou qu'il soit seul, il y a trop de témoins à éliminer. Nous sommes quatre, bien armés, tout sera vite fini.
- Oui, à condition qu'il n'ait pas un complice à l'intérieur, n'est-ce pas, Monsieur Ashley ? insinua Laura.
- Tu oses présumer que je pourrais participer à un meurtre ? s'indigna celui-ci.
- J'ose présumer que pour protéger la réputation de la famille, vous êtes prêt à tout, y compris à dissimuler un meurtre, expliqua Laura. À titre personnel, votre arme m'inquiète plus qu'elle ne me rassure.

- Bon, papa, c'est important qu'on sache que tu ne l'aideras pas, intervint Jo. Pour la tranquillité de tous, si tu n'es pas sûr de toi, donne-moi ton arme. Moi, personnellement, je vais faire de mon mieux pour l'arrêter, quel qu'en soit le prix.
- C'est ton frère ! s'exclama son père.
- Oui, et alors ? C'est de la légitime défense contre un agresseur, quel qu'il soit. Qu'il s'agisse de mon frère n'annule en rien le devoir de protéger les femmes et les enfants, papa.
- Et donc, qu'attends-tu de moi ? C'est précisément ce que je cherche à faire. S'il y a encore le moindre espoir.
- Il a tiré sur des fenêtres, papa, pour nous empêcher de fermer les volets ! Il a tué les chiens qui gardaient la maison ! On est obligés de rester ici en attendant qu'il vienne. De quel espoir parles-tu exactement ?
- S'il avait su que nous étions ici, il n'aurait jamais tiré.
- Bon, je te laisse vivre dans tes illusions. Pour ma part, ça fait longtemps que je cherche à prendre mes distances avec lui, et le plus loin possible. Bref, la météo prévoit une tempête jusqu'à six heures du matin. Après, quelqu'un essaiera d'aller en ville.

- À mon avis, tout ce qu'il a l'intention de faire doit être accompli bien avant, supposa Connie.
- Pourquoi ? demanda Nick.
- Demain, c'est lundi, expliqua-t-elle. Malgré la météo, en temps normal les journaux doivent arriver tôt, de même que les livraisons. En plus, il sait bien qu'il y a des jardiniers, il ne les contrôle pas. Il lui faut tout finir avant.
- Dans ce cas, moi, je reste là en l'attendant, résuma Laura. Mais si quelqu'un a envie d'aller se coucher, les chambres sont à votre disposition.
- Bon, Lo et moi, on monte, dit Nancy en se levant. De toute façon, s'il vient, on ne représentera qu'une gêne pour vous. Bonne chance. J'espère vous revoir tous sains et saufs demain matin.
- Avant de partir, elle prit un petit chandelier allumé, quelques bougies et des allumettes. Sitôt qu'elles eurent disparu, Nick dit :
- J'aimerais bien rester, mais sans arme je suis inutile et, comme Nancy, j'augmente la probabilité de dommage collatéral.
- Si vous voulez rester, je vous donne quelque chose d'assez solide, proposa Connie.

- Vous êtes bon tireur, Nick ? demanda Jo. Sinon, dans ces conditions, il vaut mieux se retirer.
- Je m'en sors pas trop mal, répondit-il. Ma mère m'a bien élevé.
- Ah, c'est parfait, dit Jo. Donc, on est quatre. Papa, qu'est-ce que tu décides ?
- Je reste avec vous, bien sûr. On doit s'asseoir autrement pour ne pas se heurter par malchance. Les volets sont partout fermés ?
- Oui, répondit Connie de retour dans la pièce. Nick, voici pour vous. Attention, il a tendance à dévier légèrement vers la droite.

La lumière fluctuante des bougies ne permettait pas de voir clairement quel type d'arme elle lui donnait. Néanmoins, les sons d'une vérification assurée de l'arme leur confirmèrent sa maîtrise.

- Bon, dit Jo en se levant. Disposons nos sièges autrement. Il faut qu'on surveille l'entrée et les portes-fenêtres.
- Il faut éclairer le hall pour y voir quelque chose, dit Laura.

Ils se mirent aux préparatifs en discutant de la meilleure disposition de leurs postes. Au milieu des bruits des meubles déplacés, Jo dit doucement à Laura :

- Prends ta place la première. Celle-ci.
- Pourquoi ?

- Au moins je serai sûr qu'une balle perdue de mon père ne te touchera pas. En plus, c'est l'endroit le plus protégé, de tous les côtés.
- Je ne veux... commença-t-elle.
- Bien sûr, mais moi, je veux que tu sois protégée. Ne serait-ce que des mauvaises surprises.

Sans lui répondre, elle prit le siège indiqué tandis que Jo assignait des places aux autres selon son idée de la sécurité. Une fois installés, ils se turent. Quelques minutes passèrent en silence, en dehors du hurlement du vent et du craquement des branches dans la forêt.

- Si vendredi soir quelqu'un m'avait dit en quelle compagnie je passerais cette nuit, je l'aurais pris pour un fou, déclara soudain Joseph Ashley.
- Eh oui, beaucoup de choses se sont passées depuis vendredi soir, confirma Laura.

2. Vendredi soir. Laura.

Le hall de l'hôtel était fortement éclairé. Tout laissait à penser qu'une grande fête était en préparation. La salle principale de réception ainsi que le jardin n'étaient pas encore prêts pour la célébration du lendemain, mais la petite salle, choisie par les parents des jeunes mariés pour le dîner privé de la veille, réservé aux plus proches, attendait déjà les invités. Des serveurs allaient et venaient en courant pour apporter les dernières choses manquantes. S'ils ne se croisaient pas, c'était seulement grâce à leurs qualifications élevées qui leur avaient d'ailleurs permis de faire partie des employés de cet hôtel fameux. Cependant, distrait par l'appel de son supérieur, l'un d'eux fit tomber l'affichette aux flèches dorées qui précisait les directions vers les salles d'attente des dames et des messieurs afin de leur permettre d'arriver au dîner en toute majesté. Le serveur jura à voix basse puis remit

l'affichette à sa place. Pressé, il ne prêta pas attention au fait que les flèches avaient été interverties et indiquaient maintenant des chemins erronés.

Arrivée à l'hôtel quelques minutes plus tard, Laura ne pouvait pas le savoir. Une fois vues les indications, elle se dirigea vers ce qu'elle croyait être la salle des dames. Un peu stressée par d'inévitables retrouvailles avec des gens qu'elle n'avait pas vus depuis tant d'années, elle s'arrêta devant la porte pour reprendre ses esprits puis l'ouvrit. Son erreur lui apparût tout de suite clairement : cette pièce était remplie d'hommes de son âge, vêtus de smokings, qui parlaient et plaisantaient. Une forte fumée de cigarettes, des arômes d'eaux de Cologne raffinées, l'évidence du luxe des chaussures présentaient cette compagnie d'hommes riches mieux que leurs propres noms.

Depuis la réception de l'invitation au mariage, Laura s'était préparée à les revoir en face à un moment bien précis, celui du dîner. Or, cette collision prématurée la figea à l'entrée. Stupéfiés aussi par son apparition, les hommes dans la salle se turent jusqu'à ce que l'un d'eux dise :

— Tu crois vraiment qu'on veut te voir ?

Cette réplique débloqua immédiatement tous les autres qui commencèrent à commenter son irruption chacun à sa façon.

- Ce n'est pas parce que personne ici ne te considère comme une femme que tu dois penser que tu as une place parmi nous.
- La fête sera déjà assez gâchée par ta présence, laisse-nous encore quelques minutes sans te voir.

Laura les connaissait presque tous et tous ceux qu'elle connaissait, elle les haïssait. Sans dire un mot, elle regarda attentivement chacun d'entre eux, surtout les deux qui l'intéressaient le plus. Ça faisait de longues années qu'elle n'avait pas vu les frères Ashley. Là, il y en avait deux sur trois. Le temps qu'ils rivalisent d'insultes, elle le consacra à observer les changements que dix années avaient produits sur eux. Elle attendait patiemment qu'ils se soient épuisés. Le bon moment d'intervenir arriva assez vite.

- La flèche indique que c'est la salle des dames. Apparemment, même le dernier portier dans cet hôtel est au courant que, dans cette salle, il n'y a personne qui en ait, ajouta-t-elle, puis, une fois que ses paroles eurent produit l'effet souhaité, elle sortit.

Après avoir fermé la porte, c'est avec un grand plaisir qu'elle constata se sentir absolument calme. Les voir en face ne lui avait rien fait, elle n'était pas stressée, ses mains ne tremblaient pas. Comme si cette rencontre avait été parfaitement insignifiante pour elle, Laura se mit simplement à chercher la salle des dames.

Là, tout était différent. Le gazouillement des voix féminines, les parfums du maquillage et des fleurs, les couleurs de fête pour leurs robes de soirée. Une fois entrée, elle entendit aussitôt un cri de joie :

— Laura ! Enfin ! s'écria Joyce Upton, son amie d'enfance et l'heureuse fiancée, en courant à sa rencontre.

Laura aurait voulu éviter les embrassades sans pour autant offenser Joyce. À sa grande surprise, celle-ci s'arrêta tout près en lui tenant juste les mains pour la saluer. Ce n'était guère habituel pour une fille qui n'avait jamais fait attention aux autres dès lors que cela risquait de changer ses propres plans ou l'image idéale d'une harmonie mondiale. Blonde éblouissante, aux courbes parfaites, belle et charmante, Joyce avait tout pour se réjouir de la vie tout en exigeant la même joie de chaque membre de son entourage.

- Oui, je suis là, confirma Laura en serrant ses mains. Figure-toi, j'ai même réussi à récupérer ma robe pour demain.
- Oh, c'est formidable ! Jusqu'alors je craignais que tu ne changes d'avis. Tu sais, Nancy n'a même pas répondu à mon invitation.
- Tu as réussi à trouver son adresse actuelle ?
- Non, mais je lui ai écrit à ses deux anciennes adresses. Bon, peu importe. Tu es là et ça me suffit. Viens, on n'attendait plus que toi.

Maman, tu peux leur dire que les filles sont prêtes ?

- Oui, ma chérie, répondit Madame Upton, resplendissante comme sa fille. Bonjour, Laura. Ça fait du bien de te voir.
- Bonjour, Madame Upton, salua Laura sans témoigner un plaisir réciproque.

Joyce la prit par la main.

- Bon, on y va. Je vais te conduire à ta place.
- Ça contredit les règles.
- Oh, tu sais, aujourd'hui, ça ne m'intéresse pas trop. Ils ont accepté que je fasse tout à ma façon. C'est mon mariage, non ?
- Bien sûr que c'est le tien.
- Donc, tout sera comme je l'entends.

Comme toujours, Joyce ne laissait rien au hasard. Par un chemin parfaitement réfléchi pour éviter toutes sortes de collisions désagréables, elle amena son amie vers un siège défini. Des deux côtés de sa chaise Laura aperçut des hommes jamais vus auparavant. De toute évidence, c'étaient un père et son fils. Tous deux de grande taille, avec de grands nez caractéristiques de la famille, chaussés de lunettes, ils se distinguaient par une différence visible : le jeune avait l'air de consacrer beaucoup de temps au sport, tandis que le vieux n'en pratiquait pas. Ce dernier, bien que n'ayant probablement pas encore dépassé les soixante ans, avait déjà presque entièrement les cheveux blancs. De rares

mèches brunes correspondaient à la couleur de cheveux de son fils, de quelques années plus âgé que Laura. Occupé par son autre voisine, le père n'était pas disponible pour se présenter, alors Joyce dit :

- Ma chérie, je te présente mon cousin, Nick. Ce sera ton partenaire jusqu'à la fin de la fête. Nick, voici ma meilleure amie, Laura.

Ils se saluèrent avant de s'installer à table.

- Je croyais connaître tous les cousins de Joyce, commença Laura. Votre père – si c'est bien votre père de l'autre côté –, je ne le connais pas non plus.
- Oui, c'est mon père. Mais lui, il est lié aux Upton par le mariage.
- Ah, vous devez être un cousin de troisième ou quatrième degré.
- Pas du tout.
- Alors je ne comprends rien. Vous êtes le fils de qui ?
- Ma mère est la sœur de Madame Upton.
- La sœur de... Ce n'est pas possible ! Nell prodigue est votre mère ?!
- Vous l'appellez comme ça ici ?
- Moi oui, même si ça me fait toujours honte.
- Ah bon, pourquoi ?
- Eh bien, vous savez bien, elle a fui Rossmore dès qu'elle a pu. Je pense qu'à l'époque, ce fut

un grand scandale. Les filles de bonnes familles ne partent pas, elles restent pour se marier avec des garçons de bonnes familles. Donc les adultes l'appelaient « prodigue », vous savez, comme le fils prodigue dans la Bible. Un jour elle est venue pour l'enterrement de votre grand-mère. J'avais six ans et quand on me l'a présentée, j'ai demandé si elle avait aimé les caroubes. Elle a dit non et m'a demandé d'expliquer d'où me venait l'idée qu'elle aurait pu en manger. Et je lui ai répondu naïvement que tous les prodigues en mangent.

- J'imagine sa réaction.
- Oh, elle a été adorable, ça l'a amusée. En revanche, tous les autres en furent perturbés. Ici, vous savez, les gens ne tolèrent pas que leurs défauts soient exposés au grand jour.
- C'est partout comme ça, non ?
- C'est vrai. Mais comment se fait-il que vous soyez tous venus pour le mariage ? Moi, j'ai vu votre mère seulement deux fois, pour les enterrements de vos grands-parents. Tout le monde sait qu'elle refuse les invitations à d'autres types d'évènements. Et cela va sans dire que votre père et vous, on ne vous a jamais vus.

- Oh, vous savez, Joyce est quelqu'un de très insistant.
- Ça, oui. Elle a toujours été comme ça. Si elle veut quelque chose, elle l'obtient, à n'importe quel prix.
- J'ai cru comprendre. Ça fait longtemps que vous la connaissez ?
- Depuis toujours. Et vous ?
- Eh bien, je la voyais de temps en temps quand elle et ses parents venaient nous voir. Ça compte pour dire que je la connais ? En fait, je ne la connais presque pas. Comme tous les autres ici. Je pense que ça a dû représenter une lourde tâche de nous trouver, à mon père et moi, de bons voisins.
- Oh, croyez-moi, ce n'a dû être qu'une bagatelle, comparé à la lourde tâche de me trouver des voisins à moi.
- Ah bon, pourquoi ? Bon, certes, j'ai entendu votre échange avec Ashley. Mais maintenant que nous nous parlons, je ne comprends pas d'où leur vient cette méchanceté.
- C'est une vieille histoire. Des comptes qui attendent d'être réglés.
- Vous vivez toujours à Rossmore ?
- Non, ça fait presque dix ans que je ne suis plus en ville.

- Vous êtes aussi une fille prodigue ?
- Non, mes parents étaient d'accord et m'ont beaucoup aidée pour que je puisse partir. Je suis allée faire mes études et ne suis pas revenue.
- Des études de quoi ?
- Management. Mes parents m'ont laissé des choses à régir. Et vous ?
- Moi, je travaille dans une banque d'investissement. L'évaluation, les risques, la sortie en bourse. Je suis les études de mon père.
- Qu'est-ce qu'il étudie ?
- L'économie.
- Il me semble n'avoir jamais entendu votre nom de famille. Ici, pour votre mère, on utilise son nom de jeune fille.
- Greenberg. Moi, c'est Nicholas, mon père – Samuel.
- Attendez, votre père, c'est le professeur Samuel Greenberg ? L'auteur des Marchés de futur ?
- Oui, il est assis à votre droite.
- Mais je rêvais de le rencontrer ! Vous pouvez vous occuper de votre autre voisine pendant quelque temps ?
- Oui, oui, ce n'est pas la première fois qu'on le préfère à moi. Prenez votre temps, je suis sûr qu'il s'ennuie à mourir.

Effectivement, le professeur n'avait rien en commun avec ce festin. Désespérée, sa voisine n'essayait même plus de lui adresser la parole. Plongé dans ses pensées, il mangeait en toute sérénité en répondant seulement aux serveurs venus demander s'il fallait à nouveau remplir son verre ou lui resservir l'un des plats au menu.

- Professeur Greenberg, je suis Laura Hamilton.
- Enchanté, mademoiselle.
- Vous me permettez de vous poser quelques questions à propos de votre dernier livre ? Mais si vous en avez marre de tous ceux qui vous assaillent de questions bêtes, n'hésitez pas à me le dire.
- Oh, non, ma chérie, au contraire, avec plaisir. Je ne suis vraiment pas un bon interlocuteur quand il s'agit de parler d'autre chose.

Ils se plongèrent dans une vive discussion qui devenait petit à petit très technique. De temps en temps, les toasts venaient interrompre leur échange, sans pour autant les empêcher d'y revenir sitôt leurs verres reposés. Ils auraient pu continuer jusqu'au dessert, cependant l'autre voisine émit le désir de retenter sa chance avec le professeur. En échangeant des sourires de complices coupables, ils se tournèrent le dos pour se consacrer de nouveau à leur autre voisin.

- Nick, je suis vraiment désolée de vous avoir laissé pendant presque tout le dîner.

- Ah, oui, vous devez l’être. M’abandonner avec une fille de dix-huit ans pour que j’épuise tous les sujets de conversation en cinq minutes, c’est pire que cruel.
- Oui, je sais, excusez-moi !
- Je vous excuserai à condition que vous me racontiez votre histoire de comptes en attente de règlement.
- Oh... mais c’est une histoire qui ne se raconte pas en deux-trois mots.
- Tant mieux. On aura de quoi nous occuper pendant les danses. J’ai déduit que vous me préféreriez aux autres.
- Je pourrais, mais je ne danse pas.
- Du tout ?
- Du tout. Si vous voulez vraiment entendre cette histoire, ce n’est pas tout à fait un récit de fête. En plus, vous devez déjà la connaître. Vos parents la connaissent en détails.
- Je n’en ai jamais entendu parler. Fête ou non, on trouvera un endroit calme pour que vous répariez le dommage.
- Ça ne devait pas être si pénible. Cette fille a l’air charmante.
- Elle est belle, charmante, adorable, mais actuellement elle s’intéresse seulement à sa vie amoureuse. Ça va les deux premières minutes,

mais au bout d'une heure on se sent très mal à l'aise.

— Bon, comme vous voulez.

3. Vendredi soir. Nick.

Toute la soirée Nick avait regardé attentivement le comportement de Laura. Sa première apparition dans la salle d'attente l'avait intrigué en raison du changement inexplicable qui s'était produit chez tous les hommes. Sitôt qu'elle était partie, il avait pensé avoir quelques explications. Cependant, personne n'avait réagi, comme si rien ne s'était passé. Pourtant Laura n'avait pas l'air de quelqu'un de désagréable ou d'affreux. S'il devait vraiment lui trouver des bizarreries, il n'avait repéré que deux particularités étranges.

D'abord, il avait remarqué que, contrairement à tout le monde, elle tenait la fourchette de la main droite. Il avait pensé qu'elle était probablement gauchère avant de comprendre qu'elle utilisait sa main gauche avec beaucoup de précaution. Puis il s'était rendu compte que depuis le début du dîner, le niveau de vin dans son

verre n'avait pas baissé. Elle ne buvait que de l'eau en levant sa flûte de champagne juste pour faire semblant de s'associer aux autres en apparence.

À la fin du repas, Nick s'enquit :

- Vous ne buvez jamais ?
- Non, pas d'alcool.
- Par principe ?
- Non, pour diverses raisons médicales, cela m'est interdit.
- C'est dommage. Les vins choisis sont très bons.
- Eh bien, profitez-en pour moi.
- Ça va, j'en ai pris autant que j'en voulais.

Une fois le dîner terminé, tout le monde se leva pour se déplacer dans la salle de danse. En marchant au côté de Laura, Nick se força à ralentir le pas. Comme pour la majorité des filles, sa tête lui arrivait juste à hauteur d'épaule. Sa longue robe cachait ses chaussures, si bien qu'il ne pouvait voir ses talons pour en déduire sa taille réelle. Peut-être en raison de ses cheveux foncés et coupés courts, sans permanente à la mode, elle lui parut encore plus petite et frêle qu'elle ne l'était.

Ayant vite trouvé des fauteuils libres à l'abri de la musique forte, ils s'installèrent confortablement avant de poursuivre leur conversation.

- Dites-moi, Nick, comment votre mère décrit Rossmore ?